

La salle se vidait peu à peu. Marianne ne se leva pas tout de suite. Elle avait eu hâte que cette réunion prît fin le plus tôt possible et maintenant qu'elle était libre, elle ressentait comme un vide immense. Elle envia un peu ceux qui allaient retrouver un vrai foyer, une femme ou un mari, des enfants qui se chargeraient de dissiper bien vite ces relents de malaise. Elle, par contre, savait qu'il lui serait impossible de s'empêcher de ressasser interminablement ces tristes débats. Elle s'était encore une fois sentie tellement seule face à l'indifférence générale, face à la résignation presque instantanée... Quelques mots du proviseur avaient suffi à convaincre. Il y avait eu ensuite deux ou trois oppositions timides, vite réprimées, et seule Marianne avait réellement essayé de lutter. Mais elle était restée isolée face à l'administration, beaucoup trop isolée. Elle leur en voulait à tous; elle était écœurée, consternée. Pour des enfantillages, on les avait exclus, on avait sans doute sabré leur avenir... Elle avait honte. La salle était presque complètement vide maintenant. Personne ne lui avait adressé la parole en sortant, pas même un regard d'ailleurs; ils ne devaient pas être fiers. Un nouvel accès de rage la fit se lever et quitter les lieux brusquement.

Dehors, elle frissonna et remonta le col de son caban. Les dernières voitures démarraient, univers clos et rassurants qui s'en allaient vers d'autres univers semblables. Elle se mit à marcher vite pour se réchauffer. Au lieu de tourner pour rentrer chez elle, comme à l'habitude, elle continua tout droit. Il ne fallait pas qu'elle rentrât tout de suite, elle éprouvait le besoin de marcher comme pour mettre de la distance entre elle et le lycée, pour faire le vide dans sa tête. Elle marcha un long moment les yeux baissés, ruminant de sombres pensées, puis releva la tête. Des fenêtres s'éclairaient, d'autres s'éteignaient, et on voyait briller, à travers les rideaux, les petits rectangles des télévisions allumées. Elle imaginait les gens installés devant leur poste, en famille,

confortablement assis et calfeutrés chez eux, bien au chaud. Le film de la soirée commençait à peine et des milliers de foyers, en même temps, allaient s'intéresser à la même histoire. Marianne y songeait avec fascination. Soudain elle réalisa l'étrangeté de sa situation. Elle marchait ainsi, sans but précis, par cette froide nuit de décembre, dans des rues désertes. Elle était vraiment seule dehors; ses pas résonnaient sur le bitume avec une ampleur inhabituelle et une petite bise glaciale s'insinuait dans ses vêtements et l'obligeait à rentrer la tête dans les épaules. Elle était tellement absurde cette solitude ! Où aller de toutes façons ? Tout cela ne rimait à rien et traîner dehors par ce froid était absurde; elle rebroussa chemin.

Dussart, Mathieu et Mannetti sortirent du café dans un état d'excitation peu commun. Mathieu avait failli se battre avec un type qui l'avait légèrement bousculé et peu de temps après, il était allé vomir devant la porte du bistrot, dans une jardinière de fleurs. Le patron, habitué à ce que ce genre de situation tournât au vinaigre, les avait priés poliment de vider les lieux, puis avait menacé de prévenir la police. Ils s'étaient alors inclinés de mauvaise grâce, ponctuant leur départ de bordées d'injures. Michel sentait toujours cette chaleur dans le ventre, cette chaleur qui est si proche de celle de l'angoisse et de la peur... Marianne vit en premier la maigre guirlande clignotante qui signalait le petit bar auquel elle n'avait pas prêté attention en venant. Puis, presque aussitôt, elle aperçut trois types qui se tenaient sur le même trottoir. Ils avaient l'air ivres, bien que ce ne fût encore que des ombres qu'elle parvenait à distinguer... Elle sentit une sourde inquiétude l'envahir et tenta de se raisonner : ce n'était quand même pas la première fois qu'elle allait croiser des gars qui sortaient d'un bistrot ! Pourtant, elle ne put s'empêcher de changer de trottoir et de ralentir l'allure, hésitante. Elle n'allait quand même pas tourner les talons, elle se serait vraiment trouvée trop ridicule... Il lui fallait vaincre cette stupide

appréhension et continuer, sans rien laisser paraître, ni trop vite, ni trop lentement, tout droit, sans regarder... tout droit, sans regarder ! Elle serra la poignée de son cartable jusqu'à se faire mal. Elle sentit leurs regards l'envelopper quand elle passa à leur hauteur mais réussit à conserver la même allure, regardant le plus loin possible devant elle. Elle les avait dépassés maintenant d'une bonne vingtaine de mètres et rien ne s'était produit. Elle libéra sa respiration et prit une longue goulée d'air froid. Il lui fallait résister à présent au désir de se retourner; mais non ! à quoi bon ? Ils ne devaient déjà plus s'occuper d'elle, ce n'était pas la peine de les provoquer inutilement. Chaque mètre parcouru la rassurait et la confortait dans l'idée qu'elle avait été le jouet de son imagination. Puis, elle perçut distinctement un bruit de fer tintant sur le pavé, un autre, et un autre encore. Bien qu'elle ne voulût d'abord pas y croire, elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence: ils s'étaient mis à marcher et les pas, réguliers, cadencés, venaient dans sa direction. Elle ressentit comme une terrible décharge dans tout le corps et elle accéléra le pas... Elle marchait maintenant aussi vite qu'elle pouvait mais tentait encore de ne pas courir. Les pas étaient toujours dans son dos, rivés aux siens. Elle eut l'impression qu'ils s'étaient encore rapprochés. Son cartable battait dans ses jambes et la gênait. Elle le lâcha. Peut-être s'arrêteraient-ils pour y chercher de l'argent, ils ne voulaient sans doute que cela... Non... Ils ne ralentirent même pas. Ce n'était pas le cartable qui les intéressait. Elle eut envie de crier mais aucun son ne sortit de sa gorge nouée. Ses jambes étaient molles et il lui fallut fournir un terrible effort pour se mettre à courir... Elle courait, elle courait aussi vite qu'elle pouvait, mais elle avait la sensation de se heurter à un mur à chaque foulée. Elle longeait une palissade de chantier, une palissade qui ne finissait jamais, interminable...

Une main ferme et dure l'empoigna par le bras et lui fit perdre l'équilibre. Elle se redressa, le dos plaqué contre la palissade et les trois types étaient sur elle.

Mathieu lui pressa un canif sur la gorge, l'enjoignant à se taire. De toutes façons, elle eût été bien incapable de crier. Ils la forcèrent à avancer sur quelques mètres puis la poussèrent à travers une petite porte ménagée dans la palissade. Elle tomba à la renverse sur un monticule de terre gelée. Ils ne lui laissèrent pas le temps de se relever; Mathieu et Mannetti, bloquant chacun un de ses bras, la maintinrent clouée au sol, les membres en croix, et Michel emprisonna ses jambes en s'installant à cheval sur elle. Elle tenta de se débattre, mais absolument en vain, complètement paralysée par le poids de ces types qui l'écrasaient contre la terre dure et coupante. Dès qu'elle comprit qu'elle ne pourrait plus rien et que toute lutte serait vaine désormais, l'angoisse et la panique l'abandonnèrent pour laisser place à un calme étrange. Elle perdit peu à peu contact avec la réalité et vécut la scène comme dans un rêve. Ses yeux immenses étaient fixés sur le visage de Michel qui évitait son regard, et les traits de ce visage se gravaient définitivement dans la mémoire de Marianne.

Elle sentit que l'on déboutonnait hâtivement son caban et qu'on l'écartait, sans pouvoir déterminer clairement lequel des trois avait commencé à la déshabiller. Elle avait la sensation d'être fouillée par six mains qui eussent toutes appartenu à un même monstre mythique, irréel et confus. Seul le visage de Michel était net et précis. On retroussa son pull jusqu'au menton et un souffle de vent lui glaça le ventre. Elle sentit de plus en plus confusément qu'on arrachait son chemisier et son soutien-gorge, qu'on dégrafait son Jeans. Elle avait l'impression que l'on promenait des glaçons sur son corps tant les mains qui la palpaient et la pressaient de toutes parts étaient gelées. On caressa longuement ses seins en en pinçant les pointes. Les haleines embuées des trois hommes nimbaient la scène d'un brouillard irréel. Des doigts fouillèrent son sexe brutalement et, presque aussitôt, elle se sentit pénétrée, déchirée. La brusquerie

de cette intrusion lui arracha un cri involontaire et quasi inconscient, qui fut rapidement étouffé par une main plaquée sur sa bouche.

Michel ne pouvait s'abandonner vraiment à son plaisir. Il était troublé par ce regard qui ne le quittait pas, qu'il sentait peser sur lui sans trêve et qu'il n'osait pas rencontrer, qu'il avait peur de rencontrer. Il se remit à caresser les seins de Marianne, tout en accélérant son rythme. Son souffle devenait de plus en plus court et précipité et, à ce moment, il y mit une sorte de rage. Il finit par éprouver un peu de plaisir et accentua encore son étreinte de peur de le laisser s'évanouir. Marianne se sentit envahie et inondée par un liquide chaud et, brusquement, son regard rencontra enfin celui de Michel. Quand il vit ses yeux immenses, il ne put retenir ses larmes. Pris d'une soudaine douceur, il caressa les cheveux de Marianne et se laissa tomber sur elle, mouilla le beau visage de son chagrin. Il sanglotait comme un enfant, cherchant la chaleur de ce corps qu'il avait souillé. Les deux autres, stupéfaits, en avaient lâché Marianne, qui ne bougea pas. Mathieu, la surprise passée, ricana et poussa Michel pour prendre sa place. Michel se redressa et s'écarta, complètement hébété. Il pleurait toujours et Mannetti le regardait sans comprendre. Mathieu dégrafa sa braguette et, à son tour, s'enfonça en Marianne qui était comme assommée et demeurait sans réaction. Il n'eut pas le temps de terminer son affaire. Michel, subitement, le saisit par le col et l'arracha de son étreinte, ce qui tira en même temps Marianne de sa torpeur. Mathieu se détendit comme un ressort, se retourna vers Michel, les yeux allumés d'une lueur meurtrière. Marianne, dans un éclair de lucidité, comprit qu'une occasion unique se présentait à elle. Mue par une incroyable vigueur et, sans plus réfléchir, elle profita de cette diversion pour se redresser et s'enfuir à toutes jambes, rajustant tant bien que mal ses vêtements. Tandis que Mannetti, ahuri, la regardait partir sans esquisser un geste pour la retenir, Mathieu voulut la rattraper

mais Michel l'en empêcha en se jetant dans ses jambes et ils roulèrent tous les deux à terre. Mathieu était littéralement enragé que sa proie se fût échappée. Mannetti, lui, était cloué au sol, les bras ballants, les yeux affolés, le visage marqué par l'incompréhension totale.

Marianne courait le plus vite possible le long de la palissade de chantier qui, à nouveau, lui paraissait interminable. La rue était déserte.

Elle avait peur d'être rattrapée mais elle redoutait également de rencontrer quelqu'un, elle avait tellement honte. Tout en courant, elle se retourna: la rue était vide, personne ne la suivait. Épuisée, elle s'arrêta et rentra dans le hall d'un des immeubles. L'obscurité y était complète. Elle repéra le bouton de la minuterie qui brillait d'une petite lueur orangée, marcha à tâtons jusque là, hésita un instant avant d'appuyer sur le bouton. Elle prêta l'oreille. Elle se sentait en faute de se trouver là comme si elle venait d'y commettre un mauvais coup. Tout paraissait calme. Enfin, après un long moment d'indécision, elle enclencha la minuterie qui se mit en branle avec un claquement sec. Elle sursauta et écouta, tous les sens en alerte. Puis, rassurée, elle s'efforça de remettre de l'ordre dans ses vêtements, en se servant d'une partie de la porte vitrée comme d'un miroir. Lorsqu'elle aperçut son reflet, elle éclata en sanglots comme si cette image d'elle même la renvoyait à la réalité, à l'humiliation. Fébrilement, elle rajusta ce qui pouvait être rajusté, reboutonna ce qui pouvait être reboutonné, tira sur son pull pour masquer l'ouverture béante de son jeans qu'elle ne pouvait plus refermer. Elle pleurait toujours, presque silencieusement, et tout se brouillait peu à peu dans ses larmes. Soudain un bruit de pas dans l'escalier la rappela à la réalité et la panique la submergea à nouveau. Elle eut envie de fuir mais resta sur place, prise de court, ramassée sur elle même dans un coin. Elle suspendit son souffle. C'était une femme d'une quarantaine d'années qui descendait, un sac poubelle dans chaque main. Elle s'aperçut presque aussitôt de la présence insolite de Marianne et se dirigea vers elle rapidement. Marianne éprouva un immense

soulagement et essaya de trouver quelque chose à dire, mais rien de cohérent ne lui vint à l'esprit. C'est finalement la femme qui, après l'avoir observée un court instant, demanda d'une voix douce:

— Que vous arrive-t-il ? Qui vous a mise dans un état pareil? Entre deux sanglots, Marianne parvint à articuler:

— J'ai été... J'ai été...

Mais le mot suivant, elle ne pouvait le prononcer, elle avait trop honte.

— Vous venez d'être agressée, hein?... Vous avez été violée, c'est ça ?

Marianne hocha la tête.

— Ça s'est passé quand ? Y'a pas longtemps, sûrement... Où ça ? Elle posait les questions en cascade et Marianne était bien incapable de répondre autrement que par signes.

— Ils doivent pas être bien loin, ces salopards! on peut encore les coincer! Venez, on va téléphoner de chez moi...

Marianne s'arrêta de pleurer et demanda brutalement:

— A qui ?

— Ben, aux flics, tiens! si on se dépêche, ils pourront peut-être les épingler avant qu'ils quittent le quartier. Il faudra essayer de leur donner un signalement précis, si vous pouvez...

— Non, je peux pas, je... je veux plus parler de tout ça...

— Mais enfin, pourquoi? Vous allez les laisser cavalier, satisfaits, prêts à recommencer à la première occasion ?

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! Laissez-moi tranquille ! Maintenant, elle criait et elle s'était mise à trembler.

— Laissez-moi... je veux rentrer chez moi...La femme soupira et dit d'une voix très douce :

— C'est pas grave, c'est comme vous voudrez... en tous cas, je ne vais pas vous laisser rentrer toute seule dans cet état. J'ai un ami qui est médecin et qui habite à deux pas d'ici, je vais vous y conduire...

— Ils ne m'ont pas battue...

— Ce n'est pas la question, il pourra vous aider... allez! je vous

dis que ça vaut mieux!

Marianne ne se sentait plus capable de continuer à discuter. De guerre lasse, elle hocha la tête.

— Attendez-moi là, je vais chercher mon manteau, je reviens tout de suite.

Elle déposa ses deux sacs poubelles devant la porte et regrimba les escaliers précipitamment. A peine trente secondes plus tard, elle était de nouveau en bas, devant Marianne qui l'avait attendue passivement. La femme la prit par les épaules et l'entraîna dehors.

— Entre femmes, il faut s'entraider. Moi, je vis seule... je suis divorcée... et vous?

— Je suis seule aussi, répondit Marianne comme à contre-cœur.

— Vous savez, si je vous embête avec mes questions, ne vous sentez pas obligée de répondre...

Elles pénétrèrent dans un immeuble à peu près semblable à celui qu'elle venait de quitter. Un homme entre deux âges, avec de petites lunettes rondes, vint leur ouvrir. La femme le mit au courant brièvement. Quand elle eut terminé, il ne posa pas d'autre question et demanda simplement, en s'adressant à Marianne :

— Voulez- vous passer à côté ? Nous allons nous assurer qu'il ne pourra y avoir de suites fâcheuses à cette triste rencontre. Marianne lança un regard affolé à la femme mais accepta finalement de le suivre. Elle se déshabilla mécaniquement et s'allongea sur la table d'examen. Il enfila des gants de plastique transparent. Elle ferma les yeux, puis sentit son sexe douloureux forcé à nouveau par un objet froid et métallique. Elle serra les dents.

*

CHAPITRE IV

Michel descendit sur le quai de la gare de Nanterre, l'air égaré. Il tremblait de tous ses membres, claquait des dents lorsqu'il desserrait les mâchoires, autant à cause du froid qui le pénétrait tout entier que de l'effondrement nerveux qui le métamorphosait en une sorte de chien errant. Il se dirigea comme un automate vers la sortie de la gare, désertée à cette heure tardive et hantée seulement par quelques spectres délaissés que la lumière trop blanche glaçait dans leur solitude. Il passa sa main sur sa paupière écorchée. Les rares voyageurs dans le compartiment avaient considéré d'un air inquiet ce visage barbouillé de traînées rougeâtres faites de sang et de larmes mêlés. Sans vraiment y penser, il passa sous le pont de chemin de fer, assombri par la nuit sans étoiles, et se dirigea vers l'avenue de la République.

Un flocon blanc, cotonneux, dansa devant ses yeux et lui fit lever la tête. En un instant, tout le ciel s'était rempli d'une multitude de houppettes immaculées, qui se mirent à voleter, à tomber serrées, recouvrant très vite le sol noir et sale. Michel tendit le visage vers cette manne de pureté qui l'aveuglait, et s'en lava la face avec des mains fiévreuses. Il s'essuya avec la manche de son blouson, et reprit sa marche, en pleurant de nouveau, le cœur gros de tant de souvenirs nostalgiques qui remontaient en lui avec cette première neige. Tout était si beau et si simple, quelques années auparavant, et là, cette nuit, cette saleté... Dans ces derniers temps de banlieue et de barbarie, de zone et de cité, sa vie n'avait été qu'un immense

crassier, une décharge, un terrain vague, empuanti comme celui des ferrailleurs où brûlaient sans cesse d'infects immondices. Mathieu et Mannetti, ses compagnons de fortune, ou plutôt d'infortune... Avec eux, il avait voulu oublier mais il n'avait jamais voulu devenir un salaud, pas à ce point-là, non, pas à ce point-là... Il les haïssait plus que jamais, et puis, surtout, il se haïssait, il s'écœurerait... En tous cas, il ne faudrait plus qu'ils se retrouvent sur son chemin...

Avec Mathieu, ils s'étaient battus, une lutte aussi brève que violente, qui avait rapidement tourné à l'avantage de Michel, plus grand et plus costaud que son adversaire. Mannetti, pendant toute la durée du combat, avait observé la scène en spectateur, ne sachant quel parti prendre, dépassé par ce revirement brutal de situation. C'était la première fois que Mathieu se trouvait en difficulté devant lui sans qu'il intervînt. Quand Michel s'était éloigné, chancelant, il n'avait pas fait la moindre tentative pour le retenir. Il sentait que son seul devoir, dès lors, consistait à s'occuper de Mathieu, qui avait l'air bien mal en point. Les deux êtres qu'il respectait le plus au monde avaient réglé leurs comptes, pour des raisons qui lui restaient obscures, mais il ne s'était pas senti le droit d'y fourrer son nez.

La neige tombait toujours plus drue, plus serrée, et Michel marchait sur un mince tapis ouaté qui poétisait le paysage urbain. Il suffirait de quelques heures dans la journée pour transformer cette couche duvetée en une sale gadoue noirâtre, mais, pour l'instant, elle n'était déflorée que par quelques traces de pneus sur la route, à peine trois ou quatre, qui se confondaient presque. Les squares des Pâquerettes, eux aussi, revêtaient une allure virginale et la nuit s'éclairait de cette blancheur immaculée.

Michel se retrouva dans l'allée des glycines, sans même

s'en apercevoir. Il n'avait pas décidé consciemment de retourner chez sa mère, où il n'avait pas mis les pieds depuis des mois, mais ses pas l'y avaient guidé, et, arrivé devant ce bâtiment qu'il connaissait si bien, il ne se posa pas de questions, mais rentra là comme on rentre dans un refuge. L'odeur d'urine dans le hall le frappa d'autant plus qu'il n'y avait pas pénétré depuis fort longtemps. Il hésita un peu devant la porte. Il entendit, en prêtant l'oreille, la rumeur assourdie de la télévision et se décida à frapper. L'œil de bœuf s'alluma un court instant puis la porte s'ouvrit. Élise fut interloquée de se retrouver face à son fils, aussi soudainement, et à une heure aussi tardive.

— C'est toi? mais... Qu'est-ce que tu...

— Laisse-moi rentrer, s'il te plaît...

— Bien sûr, j'ai jamais eu l'habitude de te laisser dehors... C'est toi qui me fuis comme si j'avais la peste, c'est pas vrai?

Il ne répondit rien mais entra dans l'appartement. La lumière du petit vestibule révéla sa mine défaite et sa coupure sur l'arcade sourcilière. Elle s'en aperçut presque aussitôt:

— Mais... Tu t'es battu ? raconte-moi Michel ce qu'il y a ! Tu t'es attiré des ennuis avec tes mauvaises fréquentations ? C'est ça, ça devait bien finir comme ça, hein ?

Pour toute réponse, il se blottit dans ses bras et pressa son visage contre son épaule. Surprise, elle eut un mouvement de recul puis, presque dans le même temps, le serra contre elle. Elle portait un de ces peignoirs en synthétique bon marché, doux pourtant, et imprégné de cette odeur maternelle, chaude et rassurante.

— Tu pleures ? Mais, qu'est-ce qui t'arrive pour que tu sois si malheureux ? T'as rien fait de grave au moins?

Elle le repoussa pour mieux le regarder :

— Tu as maigri et... Tu as une mine de déterré ! je comprends pas ce qui te prend en ce moment... Je me fais du souci pour toi, tu sais, beaucoup de souci...

Il ne répondit pas, gardant la tête baissée, avec sur le visage un

air de profonde souffrance. Elle lui prit la tête entre les mains et le secoua un peu:

— Enfin, ne reste pas muet comme ça, raconte-moi ce qui se passe... Dis-moi quelque chose, quoi !

Il parut faire un effort désespéré pour trouver quelques mots d'explication et ne parvint qu'à lâcher, dans un balbutiement:

— J'ai eu envie de rentrer... c'est tout... je peux rester ?

— Ben, bien sûr que tu peux rester ! Quelle question ! Et puis, si tu veux rien dire, tant pis ! Tu parleras une autre fois, quand ça ira mieux. Allez, viens ! Ne reste pas planté dans le couloir, on dirait que tu es en visite!

Et, sur ce, elle l'entraîna dans la cuisine.

— Quitte ton blouson enfin ! Fais voir ta blessure... Oh, ça n'a pas l'air bien profond... On va y passer un peu d'eau et je te soignerai mieux après... Pour le moment, je parie que tu as faim, tu n'as pas dû manger bien correctement dans toutes tes vadrouilles et c'est comme ça qu'on tombe malade...

Il s'assit à sa place habituelle et se sentit un peu réconforté dans cette petite cuisine jaune qui lui semblait maintenant formidablement accueillante. Il observait tous les objets de cet univers qui lui avait été si familier, comme s'il revenait d'un très long voyage.

— J'ai pas grand-chose, tu sais, quand on est tout seul, on mange pas beaucoup... mais, t'en fais pas, je te trouverai quand-même de quoi manger à ta faim... Prends un peu de saucisson d'abord, et j'ai des œufs, je vais t'en faire cuire trois, au plat, hein? ça ira?

*